

rèrent les flammes de l'Andalousie et de la Castille ont ramassé parmi les tisons mal éteints quelques feuillets du livre de Dieu ; ils en épèlent les caractères ; ces lettres fumantes leur brûlent le cœur ; l'un après l'autre ils se lèvent et se mettent à dire : — Moi aussi, je suis de ces gens-là ! — Jésus les a comptés, son armée se forme ; ce n'est plus une croix de feu qu'elle portera sur ses bannières ; elle y mettra la liberté divine, ailes déployées ; car il faut à Dieu des hommes de franche volonté.

Reviendrons-nous la visiter un jour, l'austère Espagne, solitaire au bout de l'Europe, derrière son rempart neigeux, ceinte de l'azur des mers, l'Afrique devant elle, échauffée du même soleil ! Et sur les deux rives, des palmiers pareils balancent leurs frondes, soulevées des mêmes haleines.

Le train qui nous emporte se précipite dans les tunnels. Nous venons de passer l'Èbre. Nous l'avions franchie à Tortose, alors que nous courions en avant. Victoria, que nous laissons dans la plaine, a vu le roi Joseph se heurter contre Wellington, et l'Espagne se débarrasser du joug de l'étranger. Les belles señoras portent encore la mantille ; elles ont conservé leur carnation pâle, leur chevelure opulente et leurs grands yeux noirs.

Mais bientôt la Castille vieille a disparu. Nous sommes entrés dans les provinces Basques ; une lande couverte de genêts et de campanules, s'étend jusqu'aux montagnes qui ferment l'horizon. De moment en moment le cirque s'avoisine, les vallées croisent leurs courbes, des rochers dressent leurs murailles, des gorges abruptes sillonnent le pays. Olaza Gutia, un nom basque, étend à nos pieds ses

vertes prairies que sillonnent des courants d'eau vive. Les parois écorchées de quelque pic en démolition opposent leurs éclatantes déchirures à l'ombre assoupie des bois de châtaigniers; de jeunes pousses répandent l'odeur des sèves nouvelles; le vent qui a passé sur les neiges, et sur les *Fueros* aussi, ces antiques garants de l'indépendance basque, nous apportent un bon parfum de liberté.

Que je leur trouve de fraîcheur, à ces verdure naissantes! qu'ils sont vigoureux les rouges bourgeons du noyer, et bien portants les jets plus clairs des chênes! Comme la lumière glisse ambrée sous la feuille du châtaignier, que ces beaux troncs vêtus de mousse ont de puissance, comme les aulnes s'argentent le long des eaux froides, qu'ils me plaisent ces cirques aux rudes brisures, et que ce piton est altier qui nous regarde, portant plus haut son aiguille que les flèches de Burgos! D'une montagne à l'autre, des profils sauvages ont jeté leur grande ombre. C'est librement que les forêts tordent leurs branches et que vont les ramées; les gaves commencent de bouillonner. Nous montons toujours, aspirés, on le dirait, par les gueules noires des souterrains. Cependant les vallons se font plus étroits, les dents se lèvent plus formidables, des tours de granit lancées à mi-ciel portent au sommet quelque pin échevelé: Quatre ou cinq plans de montagnes bleu sombre qui ferment les passages, vont noyer leurs lignes dans les clartés de l'éther; alors, sur les pelouses fleurit la grande marguerite blanche, amie des lieux humides; deux ou trois mesures noirâtres s'assoient au bord du gave, qui les voile de son écume. La civilisation passe emportée au train de la vapeur; elle a jeté derrière nous, de l'autre côté des Pyrénées, son flot d'idées: découvertes, réveils de l'âme, émotions qui font vibrer

les peuples, et sur nos têtes les neiges éblouissantes qu'il lumine le soleil, mais qu'il ne vaincra pas, redisent l'âpre vigueur de quiconque sait monter assez haut pour rester maître de soi.

L'autre versant, celui qui nous ramène en France, a plus de sourires. La terre s'est réchauffée, les jets s'emportent, la végétation en une heure a fait les progrès d'un mois. Toutes sortes de verdure dans la splendeur de leur énergie première et dans l'éclat de leurs teintes infiniment variées semblent défier, vives et jeunes comme les voilà, le front sourcilleux des roches qui surplombent, condamnées à d'éternelles stérilités. De gris et de tristes qu'ils étaient, les hameaux se font coquets. Des maisons blanches se mirent dans les eaux calmées, de petits chemins agrestes et satinés tantôt relie un vallon à l'autre, tantôt grimpent la montagne, pendant que de hautes fabriques hérissent leurs engins le long des courants soumis. Et le peuple basque : gaillards solidement plantés, le front ouvert, l'œil loyal et le béret sur l'oreille, fourmille aux abords de chaque station. Ceux-ci sont maîtres chez eux, cela se devine rien qu'à les voir. Ils maintiendront leurs *fueros*. Chacun de leurs villages forme un tout complet, presque un État indépendant, gouverné par l'alcade que nomment les citoyens, et par le curé dont pas un évêque diocésain ne vient gêner l'action.

Les Basques, exempts de la conscription, nous a-t-on dit, possèdent leur milice qui se recrute d'elle-même par une loi spéciale, et forme un des corps de l'armée. Je vous donne ce détail comme il m'est venu, sans me porter garant de son exactitude. En attendant, les habitants de la province, une race à part, se proclament les vrais Espagnols d'Espagne. A les en croire, ni sang goth ni sang

arabe n'entra jamais dans leurs veines. Tous nobles autant que le roi, il leur suffit d'être Basques pour être gentilshommes. Regardez-les, ces francs visages; gais et dégourdis, gens éveillés qui rient aux éclats, les clercs aussi bien que les laïques. Nous, après le sérieux castillan, nous restons ébahis, comme si la caverne de Montésinos nous eût retenu cent ans prisonniers dans ses retraites silencieuses.

Zumarragua, bien d'autres noms basques ont fui derrière nous. Chaque fois que notre convoi s'arrête en une des jolies bourgades cachées sous les vergers, appuyées contre la roche ou penchées vers la rivière; les soldats du pays, en tunique, en béret rouge, leurs officiers la plaque au bonnet, les jeunes filles souriantes et leurs mains pleines de fleurs, les curés non moins fleuris et non moins allègres, toute cette race contente et joviale devise, gesticule, monte à l'assaut des wagons. Alors notre souvenir retourne aux déserts de la Castille, il erre aux steppes de la Manche, il se perd dans les solitudes sans mesure; nous les contemplons, ces belles mortes étendues sous le ciel dont elles ont pris l'ampleur; un mirage d'Afrique venu des lisières du Sahara promène nos pensées le long des sables, sous les dattiers. Et les mules en file qui portent leurs sacoches rouges, gravissant le sentier que bordent les mélèzes, nous réveillent du carillon de leurs clochettes; le pic déchiqueté qui avance une tête chauve par-dessus les montagnes force nos regards de lutter avec lui; quatre croix de bois plantées en ce lieu sinistre nous disent qu'ici les *Navajas* travaillèrent: par là l'Espagne nous tient encore.

Mais les vallées se sont élargies, les courants naguère pressés des deux bords s'étalent au milieu des prés,

les villas blanches se couronnent d'arceaux, elles ouvrent leurs ogives au vent qui vient de la mer, les figuiers commencent d'étendre leurs grandes feuilles blondes, les roches disparaissent sous les églantiers, des ruisseaux descendus des cimes laissent leur flot jaseur clapoter sur les cailloux ; la spirée, le glaïeul, l'églantier s'épanouissent dans les jardins, la digitale rose dresse ses longues hampes aux abords des forêts, la bruyère en couvre les allées d'un tapis incarnat ; du côté de l'Océan qu'on ne voit pas encore, une lumière s'est faite ; les pentes des deux côtés rentrent dans le sol ; derrière nous les contreforts ont reculé, leurs profils s'atténuent, le rempart lointain va bleuissant, le soleil qui flamboie jette une pluie d'or sur les prairies, il embrase la petite ville d'Hernani, il réchauffe sa vieille église romane, il encadre l'*Uru-mea*, une eau profonde où l'on sent monter le flux ; et voici l'Océan !

Tranquille sous les clartés qu'il noie en ses abîmes, le dieu rêve ou sommeille, semblable à l'impassible destin ; les vaisseaux posés sur la surface unie, dessinent leurs fins grèements dans les pâleurs du ciel, tandis que Saint-Sébastien, massé contre le cap qui projette au nord sa croupe, considère l'Espagne dont elle se sent exilée. Des hommes aux vives allures couvrent les chemins, des femmes à l'œil plus étincelant, aux lèvres plus souriantes encore que les señoras de Madrid, promènent sur la chaussée leurs robes à traîne avec leurs schalls éclatants. Quand nous avons bien contemplé ces prunelles veloutées, ce front royal, ces lèvres frémissantes, ces belles joues pâles où passent de fugitives rougeurs, nous allons errer au bord de là mer et frôler de nos pas le galet abandonné du flot.

Là des jeunes filles, jambes nues, le jupon court, les

cheveux couverts du mouchoir dont la pointe qui se relève par derrière laisse flotter une natte soyeuse, ramassent les morceaux de minerai mis à découvert par le reflux⁴; quelques enfants les pieds dans l'eau recueillent des moules; toute cette onde assoupie présente des tons glacés de lumière, inusités et doux à l'œil.

Nous avons pris sous les grands arbres, nous sommes montés au promontoire d'Orgull par des sentiers pleins de fraîcheur.

L'anse, à mesure qu'elle s'abat vers notre gauche, s'accuse en contours plus précis. Un rocher noir, détaché des terres, porte son phare au sommet, il défend le port contre les fureurs de l'Océan; à peine si la lame qui vient du large en argente les flancs ardu, tandis que plus loin ce bras tout velouté de verdure projette un autre luminaire sur les eaux. Cependant les maisonnettes ont grimpé le long des collines; derrière nous s'étend le mur dentelé des Pyrénées, dont les ondulations plus sombres vont mourir à l'ouest, vers Bilbao. Nous avons tourné le cap. L'Océan sans bornes, immobile, semé çà et là de voiles qui s'allument aux derniers feux du jour, répète en sa grandeur les immensités du ciel. Sous nos pieds des écueils émettent le remous; il vient briser avec des phosphorescences d'aigue marine; les roches lavées et noires dressent leurs pentes lisses le long de notre sentier; dès qu'un peu de terre se niche entre leurs cassures, quelque lin bleuâtre y frissonne, quelque camomille jaune y rend son parfum, quelque bruyère y secoue ses grelots sous les souffles salés qui ont caressé la vague.

⁴ Elles gagnent à ce métier une *pesata*, un peu plus d'un franc par jour, et ne travaillent qu'aux heures où le reflux a dégagé la grève.

Et rien n'arrête cette grande eau. Elle va chercher les banquises du pôle nord, elle va charrier les glaces flottantes du pôle sud, le Nouveau-Monde qu'elle rencontre en son chemin à peine l'infléchit, elle l'enveloppe de ses plis gigantesques, elle trouve d'autres flots sur son passage, un autre Océan vient au-devant d'elle : tous deux mêlés se jouent autour des continents. Un gonflement de leur sein, un plus fort soupir de leurs fortes poitrines, la terre disparaîtrait. Mais celui-là même qui sema sur la roche un lin chétif et qui prend soin de ses fleurettes, celui dont la volonté s'interpose entre les fureurs des vents, ses messagers, et la coque du navire en perdition, celui qui jeta le globe dans les gouffres de l'air et qui l'y tient suspendu, celui qui jeta l'homme dans les déserts de l'inconnu, et sa main le guide ; Dieu, notre souverain, est le dompteur des océans. Peuples, rois, despotismes, anarchies, les tourmentes de la vie, les frissons du sépulcre, les révoltes du cœur, les doutes de l'esprit, ce qui monte, ce qui descend, les emportements avec les défaillances, rien ne lui échappe, rien ne lui résiste, et je trouve à contempler sa puissance une paix qui abat toutes les houles de mon incrédulité. Je ne les crains plus, ces lames soulevées tantôt dans le passé, tantôt dans l'avenir ; je n'ai plus peur de vous, murailles enflées, grondeuses, envahissantes ; Dieu fait un signe, vos flots reculent ; Dieu dit un mot, vous vous taisez.

15 mai 186...

La nuit nous a laissés hier sur le cap, en face de l'Océan qui s'éteignait ; le matin nous y retrouve, en face de la pâle étendue qui blanchit au soleil levant.

Les rues de Saint-Sébastien, toutes modernes (car la vieille cité fut brûlée pendant la guerre de l'Indépendance), droites, sombres et pareilles, entre leurs mornes habitations à cinq étages, ne nous retiennent pas longtemps.

Nous voilà lancés du côté de France.

Une lumière fraîche comme l'aurore a jeté ses clartés sur le château de *los Pasages*, dont les tours épaisses regardent miroiter je ne sais quel courant, ondes paresseuses qui tracent languissamment leurs méandres sur le sol. Tantôt nous perdons, tantôt nous retrouvons la grande mer. A peine si l'on démêle Irun parmi les vergers ; Hendaye, vis-à-vis de Fontarabie, sert de tête à la ligne française qui prend ici les voyageurs.

Je me souviens d'une autre excursion en pays espagnol, il y a bien des années, au printemps de ma vie ; quand Christinos et Carlistes échangeaient des canonnades que nous entendions gronder, mon mari et moi, du fond de notre canot qui filait sur la Bidassoa.

A l'une des extrémités du pont par où la Gaule est séparée de l'Ibérie, le soldat français, gaillard et dispos, promenait ses guêtres blanches, son uniforme irréprochable, ses armes fourbies à outrance, avec sa bonne humeur d'homme bien tenu et bien nourri. L'autre bout, la frontière ibérienne, avait sa pauvre garnison hâve et malmenée ; figures blêmes, en guenilles, toujours le front haut. Ces hidalgos, qui raccommodaient leurs souliers avec des ficelles, remuaient au fond d'une chaudière quelques os dégarnis. Le long de la rivière on voyait passer les *Chapel gorris* ; une fusillade éclatait, c'était quelque escarmouche ; nous, insoucians comme on l'est à vingt ans, nous glissions toujours. L'île des Faisans, où Mazarin signa le traité des Pyrénées, ne

nous inquiétait guère ; nous étions bien plus intéressés par cette histoire vivante que le canon racontait à nos oreilles.

Nous descendîmes devant Irun. Le gouverneur de la ville, un caballero à qui don Quichotte avait prêté son profil et sa chevalerie, nous accueillit en vrai gentilhomme qu'il était. Il ne recevait guère de visites, l'orage grondait trop fort. Baise-main, force révérences, *el chocolate*, rien ne manqua. Puis le général nous mena voir les travaux qu'il faisait exécuter ; car d'une heure à l'autre les carlistes pouvaient investir la place ; il fallait bien leur ménager une surprise.

Je n'oublierai jamais les visages de ces volontaires, tous hidalgos, pieds nus, vêtements en loques, brûlés de poudre, des yeux à mettre le feu aux mortiers ; ceux-ci maniant la pioche, ceux-là poussant l'écouvillon ; grands seigneurs par la dignité comme par la courtoisie. Et le gouverneur nous présentait tour à tour ce soldat, qui la nuit même avait *défait* plus d'un rebelle ; cet officier, que la dernière action avait vu s'élancer sur une pièce ennemie, pour en tourner la bouche contre les servants.

Notre hôte proposa de nous donner une escorte ; il offrit de nous faire convoyer par monts et par vaux jusqu'à Saint-Sébastien. Un instant cette belle équipée nous tint en suspens, puis la raison qui grommelait tout bas nous ramena vers le rivage ; elle nous poussa dans notre barque ; nous échangeâmes de vifs adieux avec les défenseurs d'Irun, et pour nous consoler d'être si sages nous laissâmes dériver notre bachot, au bruit des fusillades, tant et si bien que nous primes terre devant Fuentarabia.

Justement, le colonel, suivi du train d'artillerie qui paraissait tout à l'heure, rentrait dans la ville en tête de son

escadron. Un autre gouverneur, jovial et disert, nous promena dans ses défenses à moitié démolies, le long des pans de murs qui achevaient de crouler ; il nous fit voir ses soldats, braves gens moins seigneurs peut-être, non moins valeureux que les héros d'Irun. Ici nous entendîmes vibrer la mandoline et résonner les castagnettes ; notre premier *Puchero*, c'est là que nous l'avons mangé ; notre première *olla podrida*, où l'huile de lampe faisait tout le ragoût, c'est là que nous l'avons savourée. Dès lors la vie a marché.

Le train aussi avance. Voici la Bidassoa, majestueuse et fière d'avoir porté des rois. L'Océan, que le soleil en montant a laissé bleuir, la ferme de son azur ; une roche sort toute rouge de ces limpidités ; Saint-Jean-de-Luz découpe sur le ciel les arceaux avec les colonnettes de son hôtel de ville écarlate ; tantôt ce sont des cerisiers, des figuiers, des vignes et des jardins qu'on voit, tantôt la grande lame qui frange d'argent ces plaines sans bornes, d'un ton à la fois sévère et radieux.

Maintenant les rochers de Biarritz ont levé leurs piliers au milieu des aridités du sable.

Et savez-vous pourquoi, marchant à cette heure sur la plage, reculant à mesure que monte le flux, nos regards perdus vers les profondeurs lointaines, sous le soleil splendide, en face de l'infini plein d'azur comme le ciel est plein d'espérance, notre bouche reste muette ; savez-vous pourquoi notre cœur, entre la tristesse et la gratitude, palpite hésitant, pourquoi des larmes gonflent nos yeux tandis que nos lèvres essayent de sourire ? C'est que nous allons nous séparer ; notre doux pèlerinage a pris fin. Vers le

nord, au levant, sur d'autres galets, notre phalange va jeter ses oiseaux voyageurs.

Alors nos pensées retournent à ces belles journées où dès le matin, unis dans une même foi, pressés des mêmes émotions, nous étions si heureux de rencontrer nos visages. Car nous nous aimons, il y a longtemps de cela.

Ainsi nous allions la main dans la main, d'un vol pareil; une même prière nous rassemblait aux pieds du Seigneur, un même idéal nous emportait aux régions de lumière; nous avions nos tristesses, nous avions nos joies, et les unes comme les autres étaient douces, car toujours un cœur profond et limpide en reflétait les ombres, en répétait les clartés.

Nous avons passé d'écueil en écueil, nous nous sommes assis sur la grande roche. Le flot monte, il s'enfle, il jette aux brisants son écume plus étincelante que la neige des glaciers. Nous contemplons cela; puis une lame vient, qui franchit sans se déchirer la tête chenue des rocs; une autre arrive dans son ampleur, qui les couvre; ils ont disparu; la place n'en est plus marquée que par une efflorescence verdâtre; plus loin, dans les falaises, de petites cavernes s'ouvrent encore, la vague s'efforce de les remplir; elle jaillit échevelée; à chaque palpitation de l'Océan, elle lance d'un jet mieux assuré ses fusées qui brillent et s'éparpillent; quelque forte houle, un pli puissant amassé là-bas court sur le dos humide; le voilà, une détonation s'est faite, il a noyé la vasque; et chaque flot remué par la main des naïades vient s'y jouer à son tour.

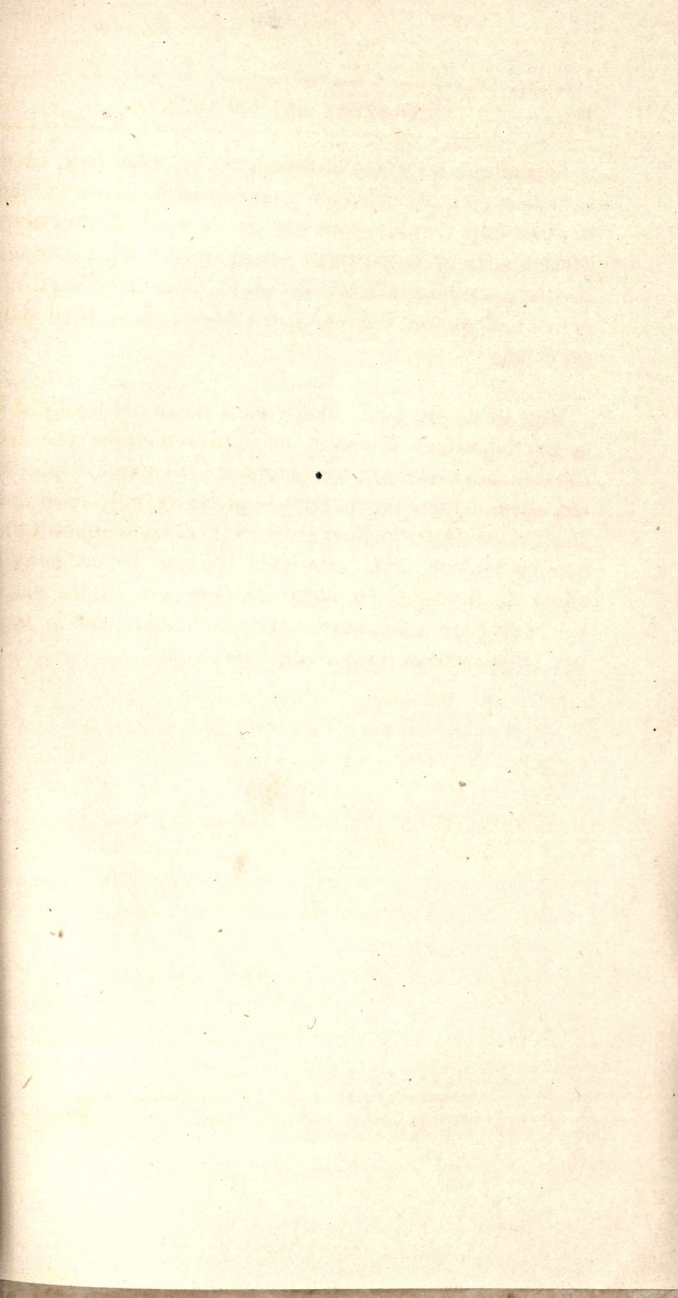
Ainsi fait la vie; elle emporte, elle déchire, elle comble les vides qu'elle a creusés, et le ciel étend sur elle des sérénités égales.



Cependant les côtes de Gascogne, blanches tour à tour et tachées d'ombre selon que gagne la lande ou que s'étendent les bois de pins, remonte vers le nord. Devant nous, l'Océan soulevé de ce large soupir qui va d'un monde à l'autre, pareil de lumière et d'azur, relève sa croupe immense ; et quand il a rencontré le ciel, il se perd dans cet éclat.

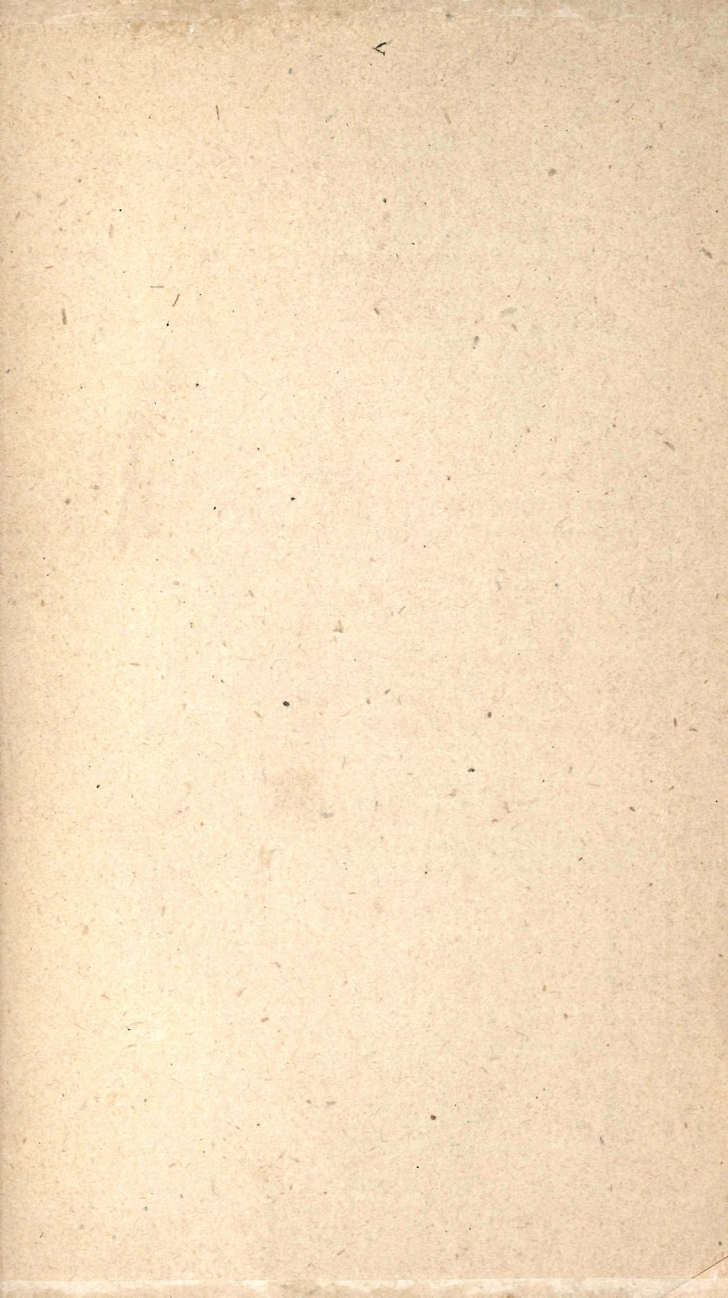
Mon Dieu, sois béni. Blottis dans notre nid d'alcyon, le cœur débordant d'amour, nous te remettons nos tendresses. Nos vies sont à toi, Seigneur ; et lorsque, déployant nos ailes, il nous faudra faire le grand voyage, celui dont Jésus a sondé les abîmes ; tu seras là comme aujourd'hui, comme toujours. Ta forte main tracera devant nous le sillon de lumière. Tu nous réuniras sur l'autre plage, sur la rive éternelle, sur la grève splendide, sur le bord que jamais adieux n'ont trempé de pleurs.

FIN.



Cependant les gens de couleur, les noirs, les mulâtres, les métis d'un autre côté ont gagné la cause, au point de franchir les lois de plus en plus étroites du code noir. Mais c'est là un sujet trop étendu pour que nous puissions l'entreprendre, nous nous bornerons à dire que si, pendant un certain temps, il paraît que les lois sont à peu près égales, si quand il y a un article de loi qui se rapporte à l'un ou l'autre, il est généralement plus favorable au noir qu'à la couleur.

Il y a deux choses qui doivent être prises en considération dans l'histoire de la race humaine, c'est l'ignorance et l'absence de lois, et la connaissance de la vérité et de la justice. Les premiers hommes qui ont existé sur la terre ne savaient rien de la vérité, et ils vivaient dans l'ignorance et dans le malheur. Mais lorsque Dieu leur a donné la parole, il leur a permis de connaître la vérité, et il leur a donné la loi. C'est pourquoi, lorsqu'il y a un article de loi qui se rapporte à l'un ou l'autre, il est généralement plus favorable au noir qu'à la couleur. La loi est une chose de grande importance, et elle doit être respectée.



CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

OUVRAGES

DE

L'AUTEUR DES HORIZONS PROCHAINS

format grand in-18

LES HORIZONS CÉLESTES. — 8 ^e édition. 1 vol.....	3 fr.	»
LES HORIZONS PROCHAINS. — 6 ^e édition. 1 vol.....	3 fr.	»
VESPER. — 4 ^e édition. 1 vol.....	3 fr.	»
LES TRISTESSES HUMAINES. — 4 ^e édition. 1 vol.....	3 fr.	»
CAMILLE. — 3 ^e édition. 1 vol.....	3 fr.	»
LA BANDE DU JURA. — LES PROUESSES. 2 ^e édition. 1 vol.	3 fr.	»
— PREMIER VOYAGE, 2 ^e édition. 1 vol.	3 fr.	»
— CHEZ LES ALLEMANDS. — CHEZ NOUS. 1 vol.....	3 fr.	»
— A FLORENCE. 1 vol.....	3 fr.	»
LE MARIAGE AU POINT DE VUE CHRÉTIEN. 3 ^e édit. 3 vol.	8 fr.	»
JOURNAL D'UN VOYAGE AU LEVANT. — 2 ^e édition. 3 vol.	7 fr.	50
AU BORD DE LA MER. 2 ^e édition. 1 vol.....	3 fr.	»
A CONSTANTINOPLE. 2 ^e édition. 1 vol.....	3 fr.	»

OUVRAGES

DE

M. LE C^{TE} AGÉNOR DE GASPARIN

LA LIBERTÉ MORALE. 2 ^e édition. 2 vol. gr. in-18.....	6 fr.	»
L'AMÉRIQUE DEVANT L'EUROPE, <i>Principes et intérêts.</i> — 1 vol. in-8.....	6 fr.	»
UN GRAND PEUPLE QUI SE RELÈVE. <i>Les États-Unis en 1861.</i> — 2 ^e édition, revue et corrigée. 1 vol. grand in-18...	3 fr.	»
LE BONHEUR. — 4 ^e édition. 1 vol. gr. in-18.....	3 fr.	»
LA FAMILLE, SES DEVOIRS, SES JOIES ET SES DOULEURS. — 5 ^e édition. 2 vol. gr. in-18.....	6 fr.	»
LES PERSPECTIVES DU TEMPS PRÉSENT. — 1 fort vol. gr. in-18.	4 fr.	»



20,000 ft

2. Edizsons

PALAU TOMO I,
pág 8, n^o: 201





1023511

